

Prologue

Été 2006, Ramsey, New Jersey

Katrine

Il est deux heures du matin quand l'hôpital d'Englewood appelle.

La violente sonnerie du téléphone nous réveille en sursaut, mon mari et moi, mais je suis la première à atteindre le combiné. Étonnamment, la voix calme et posée de l'infirmier est plus effrayante que ses paroles. Seul le bras de George autour de mes épaules évite que la vague de panique qui me serre la gorge se transforme en cri.

Ma mère, quatre-vingt-six ans, est aux urgences, soignée pour une entorse au poignet, des contusions, et une bosse sur la tête.

— Votre mère a eu de la chance. Au vu de son âge, ses blessures sont mineures, explique l'infirmier. Vous pouvez venir chercher Allina et la ramener chez elle ?

Ma mère ne voulait pas nous déranger au milieu de la nuit, d'après les dires de l'infirmier. Elle s'est rendue à l'hôpital toute seule, dans un fichu taxi. C'est à peine croyable.

Je le remercie et raccroche avant de fondre en larmes. George m'attire contre lui et me frotte le dos jusqu'à ce que la douleur dans ma poitrine s'apaise.

— On a échappé au pire, une fois de plus, me chuchote-t-il à l'oreille. Elle va bien, Kat. Ta mère est forte. Comme toi.

— Je sais, murmuré-je.

— Tu veux que je t'accompagne ?

Nous rendre tous les deux à l'hôpital n'aurait aucun sens, je demande donc à George de rester à la maison. Plus tard, j'aurai besoin de sa force tranquille et de son sens de l'humour, et il pourra appeler les filles lorsque j'aurai raccompagné ma mère, jouer au médiateur si nécessaire. Maggie et Brynn ont beau être adultes et mères de famille, elles sont farouchement protectrices de leur grand-maman.

Mon doux époux me prépare une tasse de thé pendant que je m'habille. Il me tend le breuvage, ainsi que ma dose matinale de médicaments pour la tension artérielle.

— Il est encore tôt, mais mieux vaut les prendre maintenant, affirme George. Ta tension risque de battre tous les records.

Il soupire profondément en me voyant faire les cent pas dans la cuisine, avant de me lancer un regard dont j'ai été témoin à de multiples reprises : ses pupilles noisette, remplies d'amour, me fixent, entre ordre et supplication. Ses yeux me demandent : « Respire, Kat. Fais-le pour moi. S'il te plaît. »

Après quarante ans de vie commune, George connaît parfaitement mon terrible besoin de tout contrôler. Sa voix de baryton rauque et la chaleur de ses doigts sur les miens me réconfortent. Il refuse de me laisser quitter la maison tant que mes mains n'ont pas arrêté de trembler.

Habituellement, il me faut une demi-heure pour rejoindre Englewood ; cette nuit, le trajet me prend vingt-trois minutes et est accompagné d'une nuée d'angoisses. *Comment est-elle tombée ? Est-ce qu'elle aura besoin qu'on l'aide davantage, qu'on engage une infirmière à domicile ? Sans oublier l'éternelle question ayant, durant des mois, donné lieu à des disputes qui se sont toujours terminées par un sentiment de culpabilité : aurais-je dû la convaincre de venir vivre avec nous l'année dernière, lorsqu'elle a vendu sa voiture ?*

Comme tant d'autres femmes dont les parents vieillissent, j'apprends à materner ma propre mère. La plupart du temps, c'est un apprentissage chaotique fait d'amour, de peur et d'in-

quiétude, empli de maladreses qui me brisent le cœur. Et qui m'angoissent.

Quand je pose enfin les yeux sur ma mère aux urgences, mon soulagement me donne le vertige. Un sparadrap est collé au-dessus de son sourcil gauche et un bandage entoure son poignet droit. Des ecchymoses violettes commencent à apparaître sur ses bras. Et pourtant, elle est assise au bord de son lit d'hôpital et parle à l'équipe médicale qui contrôle ses signes vitaux. Elle se tient droite, balance ses jambes minces, et relève son menton fier. Lorsqu'elle ordonne à un aide-soignant de lui apporter un verre d'eau, l'infirmier éclate de rire.

C'est une force de la nature. À quatre-vingt-six ans, elle est aussi énergique qu'une tornade.

Riant et pleurant à la fois, je me glisse entre les rideaux qui entourent son lit d'hôpital. Légèrement surprise, comme si je venais d'arriver en retard à notre déjeuner hebdomadaire, elle hausse les sourcils.

— Ah. Te voilà, *Katchen*, me dit-elle avec son accent allemand autoritaire, utilisant un surnom que je n'ai plus entendu depuis des décennies.

Mes larmes réapparaissent, mais je cligne des yeux pour les éloigner et prends sa main.

— Mama, regarde-toi. Que s'est-il passé ?

Elle dépose un petit baiser sur ma joue, puis lève les yeux au ciel avant de balayer ma question d'un geste.

— Je vais bien. Tu exagères, comme d'habitude. Ce n'était qu'une petite maladresse.

L'infirmier tousse pour masquer son rire.

— Votre maman a échappé au pire, mais c'est une force de la nature.

Il secoue un doigt réprobateur.

— Soyez prudente, ma chère. Arrêtez l'escalade.

Ma mère grogne, clairement frustrée qu'on lui parle comme à une vieille. Mais lorsqu'il lui adresse un clin d'œil, elle se transforme. Elle rosit, lui tapote le bras et le remercie pour ses

soins experts. C'est à ce moment-là que je comprends qu'elle se remettra. Même blessée, elle est toujours suffisamment en forme pour remarquer un beau jeune homme aux yeux bleu sombre.

Lorsque ces mêmes yeux se posent sur moi, ils sont emplis d'une sympathie teintée d'amusement.

— Bonne chance, murmure l'infirmier avant de prendre la fuite dans le couloir.

Une fois de plus, je demande à ma mère comment elle s'est blessée. Son menton têtu se relève de quelques centimètres.

— Je rangeais l'armoire de ma chambre et j'ai perdu l'équilibre. Cela aurait pu arriver à n'importe qui.

Étonnamment, je n'en suis pas sûre.

— Tu es montée sur le tabouret, c'est ça ? lui demandé-je de ma voix la plus patiente.

Le même tabouret qu'elle avait promis de ne jamais utiliser seule. Celui que j'aurais dû faire disparaître des années plus tôt.

Ma mère ricane et baisse les yeux, soudain fascinée par le mouvement de balancier de ses pieds.

Que Dieu me vienne en aide. J'ai envie de l'étrangler.

— Tu aurais pu te briser une hanche. Ou pire.

Le regard qu'elle me jette du coin de l'œil est lourd de rébellion.

Nous échangeons des mots prudents durant le trajet de retour, mais l'air est pesant de culpabilité, de frustration, et de trop nombreux non-dits. Cependant, à mi-chemin, elle me prend la main. Sa peau est plus froide qu'elle devrait l'être, et elle tremble. Malgré les apparences, elle a été secouée par sa chute.

— Je suis plus forte que tu le penses, dit-elle, peut-être pour se convaincre elle-même autant que moi. Vieillir n'est pas fait pour les faibles.

Comme si je ne le savais pas. Je n'ai que vingt ans de moins qu'elle. Mais je tais ma frustration, pour l'instant. Nos mains restent liées durant tout le trajet.

*

Lorsque nous nous arrêtons dans l'allée menant à la maison où j'ai grandi, le ciel couleur anthracite a pâli et pris une teinte lavande. Soixante ans se sont écoulés, mais peu de choses ont changé. Les briques rouges sont un peu plus sombres, mais les volets et la peinture autour des fenêtres sont d'un vert forêt resplendissant. Le chêne et la pelouse de la cour sont impeccables, grâce au service de jardinerie qui l'entretient deux fois par mois. L'argent n'a jamais coulé à flots, mais ma mère sait prendre soin de ce qui lui appartient.

Elle pénètre dans les lieux en boitant, mais sans mon aide, et m'informe que *non*, elle n'ira pas se coucher. De grâce, que le soleil se lève ! Et elle meurt de faim. Il est trop tôt pour un petit déjeuner complet, mais une bonne tasse de thé à la camomille et quelques biscuits au beurre feront parfaitement l'affaire.

Il est une fois de plus temps d'être stratège et de lâcher du lest. Je me saisis d'une poche de glace et de comprimés d'ibuprofène avant d'installer ma mère sur le sofa du salon. Elle remplume de sa main intacte les coussins couleur rouille et moutarde, puis s'y adosse avec un lourd soupir. Le mobilier, qui était à la pointe de la mode dans les années 1970, a connu des jours meilleurs. Comme ma mère, il s'accroche, remarquablement conservé pour son âge.

Je me dirige vers la cuisine pour y prendre le thé et les biscuits.

— Ne t'occupe pas de la vaisselle, me demande-t-elle. Et ne mets pas les pieds dans ma chambre. Je rangerai le désordre plus tard.

Il y a deux assiettes, une fourchette, une cuillère et une tasse dans l'évier ; selon ses standards de maniaque de la propreté, la cuisine est donc en désordre. Désobéissant à ses indications, je remplis le lave-vaisselle pendant que la camomille infuse, puis passe un coup de chiffon sur la surface du comptoir vert avocat usé.

Lorsque je reviens dans le salon, elle s'est effondrée. Dieu merci.

Je me laisse tomber dans un fauteuil, heureuse d'avoir la possibilité de faire l'état des lieux, de l'observer de près. Ma mère ronfle, la bouche ouverte ; ses joues sont creusées. Sa mâchoire angulaire s'est adoucie. Ce sont des changements mineurs, mais qui lui donnent l'air bien plus âgé qu'auparavant. Et quelque chose a changé dans sa façon de respirer, un léger hoquet à la fin de chaque expiration qu'elle n'avait pas l'année dernière. Alors que sa poitrine se lève et se baisse, je me sens terrifiée de voir ce rythme s'arrêter.

La peur me heurte en plein plexus solaire, comme un coup de poing. Ma mère est la seule personne au monde à me connaître parfaitement, à se souvenir de qui j'étais dès mes premières heures. Je ne suis pas prête à la perdre.

Ce foutu tabouret doit être réduit en morceaux, puis jeté aux ordures. Sans tarder.

Je me précipite dans sa chambre, laissant la porte entrouverte pour entendre si elle se réveille. L'état de la pièce laisse parfaitement deviner ce qu'il s'est passé. La porte de son placard est grand ouverte, le tabouret, posé à l'intérieur, bien qu'il soit désormais couché sur le côté, sous une pile de blouses pendues à des cintres. J'ai une vision de sa chute : je la vois perdre l'équilibre en tendant la main vers le dernier étage du placard, chercher à se rattraper en agrippant ses vêtements, puis s'effondrer au ralenti sur le parquet. Cette vision me donne envie de réduire le contenu de la pièce en morceaux. Au lieu de cela, je range prudemment chaque vêtement tombé, inspirant l'odeur citronnée du parfum Jean Naté qui s'accroche aux habits.

Quand je me penche pour redresser le tabouret, je découvre que ce foutu machin est coincé dans le cadre de la porte. Après avoir tiré dessus à trois reprises, je parviens à le libérer, mais mes tentatives ont fait bouger une latte de parquet. Ce sol tombe en ruines et est clairement dangereux.

Je m'agenouille prudemment pour remettre la planche à sa place, mais l'espace qu'elle cache est important. C'est d'ailleurs bien plus qu'un espace. La latte camoufle astucieusement une cachette, parfaitement adaptée à l'objet qui s'y trouve. C'est un objet de la taille et de la forme d'un coffre-fort personnel, enveloppé d'une vieille écharpe de soie, un foulard à pois bleu et blanc que je me souviens l'avoir vue porter lorsque j'étais à l'école. C'était la belle écharpe de mama. Elle l'avait constamment autour du cou, à l'époque.

Mes cheveux se dressent sur ma nuque. Une meilleure fille que moi respecterait la vie privée de sa mère, remettrait la latte en place et s'éloignerait.

Mais ce n'est pas ce que je fais.

La boîte est si lourde qu'il me faut les deux mains pour la soulever. Je la dépose par terre, puis défais l'écharpe de soie qui camoufle une seconde écharpe, plus lourde, de velours rouge, que j'ôte également.

Je prends conscience de l'amplitude de ma bêtise trop tard. Je ne pourrai jamais effacer de ma mémoire cet objet monstrueux.

C'est un grand coffre en bois de chêne couleur miel, orné d'un élégant motif à chevrons. Une minuscule clé en laiton, fixée au côté de la boîte, est formée d'arrondis parfaits. Le couvercle laqué brille comme du satin.

Et il est marqué par un swastika.

Ce mot, *swastika*, fait naître en moi une vague de panique qui rougit mes joues. Il vole tout l'oxygène de la pièce. Le swastika est un symbole d'intolérance et de haine, représente la mort de millions d'innocents. Il représente la destruction. Pour toute une génération d'Allemands, c'est également un symbole de honte, d'une culpabilité partagée que nombre d'entre eux préféreraient oublier.

Notre héritage nous fait honte. Ma mère ne me l'a jamais dit dans ces termes, mais je sais que c'est ce qu'elle ressent. Je l'ai toujours su.

J'avais trois ans lorsque nous sommes arrivées aux États-Unis, et je n'ai aucun souvenir de mon pays d'origine ou des raisons pour lesquelles nous avons émigré. Je ne parle même pas allemand ; ma mère ne prononçait jamais un mot dans cette langue. « Nous avons laissé notre patrie derrière nous », insistait-elle quand je la suppliais de me parler de mon père ou de mon pays de naissance. « Nous sommes américaines désormais. Tu es américaine. » Après des années de disputes et de supplications, j'ai arrêté de poser des questions sur le passé. J'ai vécu dans l'ombre des secrets de ma mère, en prétendant qu'ils n'existaient pas.

Ai-je été naïve, ou ai-je refusé de voir ce que j'avais devant les yeux ? La mère célibataire qui m'aimait si férocelement, la femme qui travaillait d'innombrables heures pour garder un toit au-dessus de nos têtes était-elle... une foutue nazie ?

Non. Je ne peux pas y croire.

Je fais glisser la boîte sur mes genoux et gratte le fragile morceau de scotch pour attraper la clé. Ma main tremble tellement que celle-ci tombe bruyamment par terre. Le goût cuivré de la peur envahit ma gorge.

Aucun bruit en provenance du salon. Elle dort toujours. Il faut que je sache.

La boîte se déverrouille avec un léger cliquetis et je soulève le couvercle, humant la douce odeur de vieux papier et d'encre. À l'intérieur se trouve un mélange d'objets. Des articles de journaux allemands. Un lourd médaillon d'or, gravé d'un *A* tracé d'une écriture travaillée. Un programme d'opéra de 1939, pour une production de *Siegfried*, de Richard Wagner, ayant eu lieu au festival de Bayreuth. Une pile de lettres, dont les enveloppes sont rigides, tachetées par les années. Des cartes postales qui ont perdu leurs couleurs. Je trouve également une photo de mama, portant un tablier d'infirmière froissé – ma mère était *infirmière* ? – et entourée d'un groupe d'enfants, assis en tailleur par terre. Les petits semblent malades, leurs expressions sont inquiètes, et le sourire de ma

mère est trop coincé pour être sincère. Je retourne la photo, mais la note griffonnée au dos ne me donne que son nom et la date : « Allina, 1940 ».

Je découvre d'autres photos d'enfants, des photos qui me donnent la nausée. De longues rangées parfaites de bébés dans des berceaux, emmaillotés avec une précision militaire dans des couvertures toutes identiques. Des petits qui mangent, assis sur des bancs bas. D'autres qui se tiennent droit, la tête haute, leurs bras aux rondeurs poupines lançant des saluts nazis.

Tant d'enfants. Et aucune mère sur ces clichés. Aucun père. Seulement des infirmières.

Une dernière photographie, un portrait, apparaît au fond de la boîte, et je m'en saisis.

L'homme est beau, même s'il ne sourit pas. Ses cheveux plaqués en arrière sont aussi sévères que les traits de son visage, mais ses yeux sont bienveillants. Nos regards se croisent, celui de cet inconnu et le mien, et ma respiration s'arrête. Je ferme les yeux brusquement et de petites lumières explosent sous mes paupières. Je parviens presque à me rappeler son visage.

Lorsque les souvenirs arrivent enfin, ils envahissent mon esprit avec une surprenante clarté, comme s'il s'agissait d'images dans un album photos.

Il me sourit, la tête baissée, son visage auréolé de la lumière du soleil, tandis que nous avançons dans un champ de tournesols en direction d'une maison blanchie à la chaux. Ses mains, dures et calleuses, me soulèvent sur ses épaules pour courir dans un couloir, jusqu'à une pièce remplie de livres et d'une énorme cheminée arrondie. Il glisse un bras autour de la taille de ma mère alors qu'ils se penchent pour me souhaiter bonne nuit. Je me souviens de son parfum épicé et de la sensation de ses moustaches dans mon cou.

Nous avons laissé la patrie derrière nous.

J'examine une fois de plus la photo et tente de faire preuve d'objectivité en étudiant son visage, d'éviter d'inventer des

similarités qui n'existeraient pas. Et pourtant, il y a une similitude entre les traits de nos mâchoires et de nos nez, et la forme de nos yeux est la même. Je ferme les paupières et cherche à appeler davantage de souvenirs, à forcer de nouvelles images dans mon esprit. Mais rien d'autre ne vient.

— *Katchen*. Qu'est-ce que tu fais ?

Je me retourne au son de la voix de ma mère, tendue, accusatrice. Elle se tient dans l'embrasure de la porte, les lèvres serrées.

Lorsque ses yeux se baissent sur mes genoux, elle se détourne avec un cri.

Je soulève la boîte, la lui tendant sans un mot. Toutes mes questions restent coincées dans ma gorge, accompagnant des centaines d'autres, posées au fil des années, sans jamais recevoir de réponses. Silencieuse, luttant contre des vagues de panique, j'observe ma mère tenter de reprendre le contrôle. Elle refuse de me regarder. La tête penchée, elle presse une main contre sa gorge, puis contre son estomac. Sa respiration est saccadée et rauque.

Enfin, elle prend une profonde inspiration, redresse les épaules et me regarde dans les yeux. Ses joues sont humides. Ses yeux verts sont assombris par la douleur et la peur.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

Sa main intacte tremble en se tendant vers moi, insistante.

— Reviens au salon. S'il te plaît. Je peux tout t'expliquer.